

affirmée par sa volonté ! Créatrices nous sommes dans notre chair, créatrices nous devons être dans la formation des aptitudes, dans le moulage des cœurs.

Initions ces imaginations malléables aux beautés de la nature ainsi qu'aux nuances délicates du sentiment. Combien, ô combien, seront douces et calmantes les sensations de l'homme fait qui retrouvera dans un coucher de soleil, un bruissement de feuilles ou en des modulations harmoniques, la présence de cette femme qui apparait la première dans la souvenance des jeunes années. Autant que faire se peut, tâchons d'embellir la vision qu'ils auront de nous, nos fils... quand ils seront *grands*, *qu'ils auront souffert !* et que nous ne serons plus là.

Il est bon d'avoir le culte du passé, qu'ils le sachent ! quand on a des traditions à suivre et à transmettre on va droit dans la vie.

Habituons la petite âme à se juger elle-même, en toute sincérité comme en toute justice, sans orgueil et j'appuierai sur cet autre mot : sans fausse modestie. Ah ! la fausse modestie ! cette immense vanité des lâches : Voilà, la cause d'un si grand nombre de talents avortés, de tant d'inutiles et coupables existences—je vous le demande à quoi peut atteindre en valeur sociale celui qui se croit bêtement bon à rien ou qui trouve plus commode de vivre comme s'il en était ainsi.

Comment, Dieu nous a donné un cœur que nous pouvons faire large à l'amour ; une intelligence apte à comprendre toutes les beautés, pourvu que nous nous en donnions la peine et voilà des individus qui se croient sur terre uniquement pour laisser faire...

Ces gens-là mangent, dorment, s'amuse, travaillent, souffrent, aiment et meurent comme ça... s'en s'occuper de rien : si la brise est douce, ils regardent béatement le soleil et ils sont bons mais ils sont sots,—si la tempête surgit, ils tourbillonnent au gré des raffales sans songer qu'il y a un port pour les naufragés et un Sauveur qui leur tend les bras—ces deux bras admirables, toujours largement ouverts dans l'offrande irrassasiée d'un cœur divin. Adorable cœur dont on ne veut plus dans nos sociétés mo-

dernes—hélas, si nous songions un peu à ce qu'ils sont devenus ceux qui se sont passés de *Lui !* hontes, des mondes écroulés.

Pour ce qui est des inoffensifs, des faibles, ils sont coupables de ce qu'aucune pensée supérieure n'élève leur conscience,—ils ignorent la charité et ne sont susceptibles d'aucune ambition. Les pauvres ! ils se trouvent trop petits pour rendre service, trop peu doués pour aimer, trop oubliés du Créateur pour se sentir au front l'étoile divine. Ah ! ces égoïstes, ces tièdes, ces peureux, voilà, ce qu'il ne faut pas que nos fils soient.

A nous qui portons dans nos flancs les germes des races futures, à nous d'élever les âmes très haut, très haut : la vie la plus humble est sublime quand elle s'accomplit les yeux levés, cherchant l'ineffable perfection — songeons qu'elle est indispensable, même médiocre cette vie misérable, à l'harmonie de la volonté suprême.

Hommage donc à la mère ! hommage à celle qui relève les cœurs. Qu'elle soit la femme forte dont parle l'Évangile. Qu'elle cherche sa voie et la trouve. Qu'elle comprenne que c'est peu de chose de faire des créatures selon la chair, si elle est impuissante à les faire surtout selon l'esprit.

Ah ! mesdames, quand la maternité est comprise ainsi : tout à la fois œuvre humanitaire et civilisatrice, peut-on s'étonner que tant d'hommes qui furent honorés pour leur seul mérite, aient puisé l'essence de leur génie et de leur grandeur dans un modeste cœur de femme... On reconnaîtra que bien des artistes, aux immortelles renommées, aient pu reproduire sans s'en rendre compte le rêve d'amour d'une pauvre extasiée. On rendra honneur à qui de droit si des auréoles liliales font arc-en-ciel en des esprits tourmentés de poètes, puisque la pensée pieuse de l'honnête femme qui fut leur mère rayonne encore pour y faire resplendir l'immortalité sur des fronts mâles.

Allons ! mesdames, un peu de courage, soyons attentives ! Aimons nos fils pour eux, élargissons nos cœurs, ornons nos esprits afin que nos fils soient dans la nécessité de s'élever jusqu'à nous.

C'est alors qu'on pourra dire juste-

ment le mot de St-Paul : la femme est la gloire de l'homme.

MME DONAT BRODEUR.

Montréal, 16 mai 1900.

A Mesdames nos épouses

L'UNE d'entre vous a demandé, dans un récent numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, comment nous aimerions être à votre place, si vous étiez à la nôtre, Permettez à une malheureuse victime de l'hymen, de vous donner là-dessus une opinion basée sur une longue et douloureuse expérience.

Supposons, mesdames, que vous soyez époux et que, hélas ! nous soyons femmes.

Aimeriez-vous entendre quotidiennement résonner à vos oreilles des propos comme celui-ci : les hommes sont des sots et des brutes, *le mien* surtout est une bête. Je serais si libre et si heureuse si j'étais encore fille. J'aurais pu épouser un *Tel* qui est aujourd'hui sénateur. Ah ! si j'avais voulu, je ne serais pas réduite à surveiller le ménage de ma maison.

Ces sortes de compliments font partie du mobilier de beaucoup de familles ; on dirait même qu'ils ont été consignés au contrat de mariage.

Si vous étiez le mari et que vous travailleriez douze heures par jour afin de gagner votre subsistance, seriez-vous heureux, de vous faire traiter de vaurien pourvu que vous ne fournissez pas à votre femme les moyens de remplacer les toilettes fort convenables par des costumes aussi riches que ceux de madame une *Telle* dont elle est jalouse ? Aimeriez-vous payer dix dollars pour le chapeau de votre chère moitié et n'être pas assez riche pour orner votre propre tête d'un couvre-chef de trois dollars ? Seriez-vous gai, le soir, en entrant au foyer, de constater que madame n'a pas eu le temps de préparer le dîner parce qu'elle est allée avec une amie, et à vos dépens, entendre une telle pièce à une matinée théâtrale, ou bien, qu'elle s'est rendue, pour économiser, à un encan et à un grand magasin d'occasions, où elle a payé le prix du neuf plusieurs objets de seconde main dont vous n'aviez aucun besoin ?